pays natal, le foyer de cette maladie. Depuis près d'un siècle surtout, cette contrée se trouvait exposée à des retours plus fréquents et plus terribles du choléra. De temps en temps celui-ci prenait même un caractère franchement épidémique et s'étendait avec rapidité sur un espace considérable. Tel il fut à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci. Il semblait que la force inconnue qui engendre cette maladie s'accumulait peu à peu et se condensait jusqu'à ce qu'elle atteignît enfin un degré d'intensité telle qu'elle franchît les limites où elle avait été contenue jusqu'alors et acquît des proportions gigantesques.

Mais qu'y a-t-il de commun entre le choléra sporadique de l'antiquité, le choléra catastique des temps modernes et le *choléra épidémique* d'aujourd'hui? Comment se fait-il qu'une maladie, qui n'apparaissait d'abord que par cas isolés; qui, plus tard, se développa d'une manière presque périodique dans certaines localités, sous l'influence de causes météorologiques spéciales, comment se fait-il que cette maladie, semblable à un torrent débordé, prenne tout-à-coup un caractère d'universalité, de cosmopolitisme que rien n'avait pu faire soupçonner? Par quelles mystérieuses métamorphoses une affection purement humaine ou individuelle, a-t-elle pu devenir avec le temps humanitaire ou générale? C'est un beau sujet de réflexions pour le philosophe. Mais si la solution d'un semblable problème paraît encore éloignée, il ressort cependant du court exposé historique que nous venons de tracer, un fait capital qui peut avoir une certaine valeur par rapport au mode de propagation du choléra; ce fait serait que cette maladie s'est constamment manifestée et développée sous l'influence de causes plutôt physiques que physiologiques, c'est-à-dire, de causes extérieures à l'homme, et qu'on pourrait appeler météorologiques ou cosmiques.

Certes, nous n'avons point l'intention d'entamer une discussion sur la nature du choléra ni sur son mode de propagation; encore moins nous avons la prétention de vouloir trancher une question aussi difficile. Cependant, comme nous devons bientôt décrire l'itinéraire de l'épidémie actuelle, nous demanderons au lecteur la permission d'entrer auparavant dans quelques détails préliminaires qui pourront contribuer peut-être à lui faire envisager d'une manière plus complète et plus impartiale les faits qui lui seront présentés.

Parmi le grand nombre d'opinions qui ont été émises sur le développement du choléra, il y en a deux principales qui résument toutes les autres. Dans la première, le choléra est considéré comme une affection contagieuse; dans la seconde, il n'a nullement ce caractère. Les contagionistes se divisent encore en deux classes: les uns admettent que le choléra se propage absolument comme la peste, par le simple contact soit avec l'individu, soit avec ses vêtements, soit avec la matière de ses sécrétions. Nous nous hâtons de dire que ces partisans outrés de la contagion sont très rares, et qu'ils ont trouvé fort peu d'écho dans le monde savant. La majorité des contagionistes croit plutôt à la transmission de la maladie par infection, ou, comme disent les allemands, *contage volatil*. Dans cette dernière hypothèse, tout individu atteint du choléra aurait la propriété d'élaborer et d'exhaler au dehors de lui des produits excessivement subtils nommés miasmes; ces miasmes, en se répandant dans l'air, pourraient communiquer aux êtres qui les respirent ou les absorbent une maladie identique à celle du corps d'où ils sont émanés.

Il faut convenir qu'un certain nombre de faits semblent milliter en faveur de cette manière de voir; mais il faut convenir aussi qu'elle est fondée sur beaucoup de points, et qu'elle est obligée, pour se défendre, de recourir à des suppositions qui sortent du domaine scientifique. Prenez une carte géographique et suivez du regard la marche générale qu'a suivie le choléra dans sa prem ère ainsi que dans sa nouvelle migration; vous verrez que ce fléau s'avance le plus souvent pas à pas, étape par étape, suivant de préférence les grands routes et les rivers populeuses des fleuves, voyageant avec les armées et traversant les déserts avec les caravanes. Quelquefois, il est vrai, par l'effet d'une cause qui nous est inconnue, vous le voyez franchir un long espace sans toucher aux points intermédiaires; mais bientôt il reprend sa première allure, il rayonne des deux points extrêmes et finit par remonter la chaîne de calamités qu'il avait un instant interrompue. Cette progression du choléra est tellement frappante, que M. Moreau de Jonnès, dans un mémoire lu à l'académie des sciences de Paris en 1824, et rédigé d'après des documens nombreux et authentiques, crut avoir démontré, par la méthode d'exclusion, que cette maladie se propageait par contagion et qu'il était impossible d'expliquer autrement sa marche. Mais à cette époque le fléau n'avait pas encore franchi les frontières de l'Asie; il n'avait point encore pénétré dans nos villes, dans nos hôpitaux; aussi, lorsque plus tard il put être vu, analysé, disséqué en quelque sorte par les médecins les plus éclairés, la démonstration par voie négative du savant académicien se trouva singulièrement modifiée par l'observation directe et positive des faits.

Vu de loin on de près, le choléra présente un aspect bien différent. Envisagés dans leur ensemble, les faits paraissent confirmer l'hypothèse de la contagion par infection; mais étudiés avec soin et soumis à une analyse rigoureuse, ils donnent un résultat presque toujours contraire. Comment expliquer par l'infection les bonds que l'épidémie fait par fois, laissant intactes des localités populeuses, pour aller en frapper d'autres beaucoup plus éloignées? Les contagionistes soutiennent que ces sont précisément ceux qui démontrent le mieux leur théorie, parce qu'ils prouvent que la maladie ne se développe que là où elle est importée. Ils auraient raison si les choses se passaient réellement ainsi. Mais, comme nous le verrons tout à l'heure, tantôt des villes en relations fréquentes avec un lieu infecté ne sont point visitées par l'épidémie, ou le sont long-temps après comme par une espèce de retour très curieux; tantôt la maladie éclate sur un point très éloigné, comme une île, au navire en pleine mer, sans qu'il y ait eu de communication d'avec entre ce point et les lieux où règne l'épidémie. Tantôt enfin le choléra est introduit dans une ville et y développe qu'après un temps assez long et quelquefois après des mois, tandis que dans d'autres localités et dans des circonstances analogues, il sévit tout de suite avec une grande malignité. Nous citerons, en passant, un fait récent de ce genre.

Le 4 juillet de cette année, le choléra éclata à Astrakhan. Bien que les villes situées sur les rives du Volga, fussent en relations journalières soit par la route de terre, soit surtout par la voie du fleuve, l'épidémie se propagea cependant d'une manière successive, tout en présentant de temps en temps, selon son habitude, des irrégularités inexplicables. Or il arriva qu'un pyroscaphe, parti d'Astrakhan le 18 juillet, et pendant son voyage plusieurs passagers atteints du choléra. Le 22 du même mo s, il débarqua 6 de ces malades à Doubovka, ville située sur la rive droite du fleuve, à 120 lieues au-dessus de Saratov. Mais, le 26, c'est-à-dire 4 jours plus tard, il débarqua un homme en choléraique à Saratov, chef-lieu du gouvernement de ce nom, également situé sur le Volga, mais à environ 75 lieues plus haut. On pourrait croire que la maladie dût se manifester presqu'en même temps dans ces deux villes, ou du moins à des époques correspondantes à l'introduction du germe pestilentiel dans leur sein. Cependant il n'en fut pas ainsi. L'épidémie éclata dans la première le 26 juillet, et seulement le 11 août dans la seconde. Dans l'une il y eut 16 jours entre l'explosion de la maladie et l'arrivée d'un choléraique; dans l'autre, il n'y eut que 4 jours d'intervalle.

Faut-il admettre pour les localités comme pour les individus des causes prédisposantes? N'est-il pas plus simple et plus rationnel de penser que le choléra débuta le 26 juillet à Doubovka parce que cette ville n'est qu'à 120 lieues de Astrakhan où l'épidémie avait éclaté la veille; tandis qu'il ne parut à Saratov le 11 août que parce que ce lieu était beaucoup plus éloigné des points où le fléau régnait. Ce qui vient à l'appui de cette manière de voir, c'est que presque toujours l'explosion du choléra dans un lieu est précédée de maladies spéciales dues évidemment à une influence épidémique qui tend chaque jour à prendre plus de force.

Nous serons qu'on a trop souvent abusé de la facilité d'explication que fournit l'hypothèse des prédispositions individuelles. Quoique basée sur une notion physiologique exacte, cette hypothèse est loin certainement de répondre au rôle que les contagionistes ont voulu faire jouer au choléra. Il est vrai cependant que par ce moyen qu'une maladie qui ne sera transmise qu'à 1 individu sur 50, sur 10, si vous voulez, comment expliquer la rapidité surprenante avec laquelle cette maladie envahit et abuse dans une population. Il y a certainement quelque chose d'inconnu dont on ne tient pas compte, et qui est inexplicable par la théorie de l'infection directe ou de la transmission d'individu à individu.

Les non-contagionistes partent d'un point de vue diametralement opposé. Ils supposent que tout individu atteint du choléra, l'est d'une manière tout-à-fait spontanée, et qu'il n'a pas plus la puissance de communiquer son malaqui'il n'a en la faculté de le recevoir d'un autre. Suivant eux, la maladie a son origine en dehors de l'homme; et c'est même pour cette raison qu'elle peut prendre le caractère épidémique, c'est-à-dire la propriété de se manifester dans le même temps sur un grand nombre d'individus.

Ainsi, selon cette théorie, le principe du choléra résiderait, comme nous l'avons su plus haut, dans ce qu'on appelle une *constitution medicale*, c'est-à-dire dans une modification du fluide ambiant, soit de l'air, soit du sol, soit des fluides imponderables tels que le calorique, l'électricité, le magnétisme, etc. Seulement, la différence qui existe entre l'épidémie actuelle et les épidémies partielles qui ont eu lieu dans le passé, c'est que la constitution médicale qui engendre maintenant le choléra catastique, serait aujourd'hui susceptible de s'étendre de proche en proche aux contrées voisines, jusqu'au point d'envahir des continents entiers. Maintenant doit-on admettre, comme des savants eut cherché à le démontrer, que cette extension inouïe de la maladie coïncide avec une perturbation ou un changement notable survenu dans les forces physiques du globe? Peut-on supposer avec d'autres savants que l'épidémie régnante est le résultat d'un miasme de nouvelle création dont l'air serait le véhicule? Le champ des hypothèses est vaste.

Nous le répétons, notre intention n'est pas d'entrer dans une discussion de ce genre. Nous ne voulons faire le procès à personne, pas plus aux contagionistes qu'aux non contagionistes. Si nous avons insisté davantage sur l'opinion des premiers, c'est que, n'étant pas mieux fondée que celle des autres, elle offre un danger plus grave à être admise légèrement. Témoins certaines villes où, par l'effet de précautions quarantainaires exagérées, la mortalité fut beaucoup plus grande que dans les lieux où l'on s'en tint seulement à des mesures hygiéniques.

Nous observerons, comme conclusion, que la majorité des médecins européens ne sont pas partisans de la contagion; mais nous ajouterons que rrellement il nous paraît impossible aujourd'hui d'avoir sur ce sujet une opinion solidement fondée. Rien de plus bizarre, de plus décevant que la manière dont le choléra se développe et se propage. Nous croyons que, dans l'état actuel de la science, la prudence conseille de s'en tenir à la simple et rigoureuse observation des faits. Il faudra peut-être encore du temps avant qu'on trouve la loi qui régit ces faits, et avant qu'on puisse enfin formuler une théorie satisfaisante sur la nature mystérieuse de cette maladie.

*Le Docteur* VERROLLOT.

*(La suite au prochain numéro.)*

## BULLETIN COMMERCIAL.

### INTERIEUR.

*Constantinople, 16 Janvier.*

Notre marché est dans un état de stagnation presque complet pour les transactions en céréales. Nous n'avons aucune affaire à citer pour l'exportation, si ce n'est l'acquisition de quelques milliers de kilos de maïs pour l'Angleterre et quelques petits achats d'orges pour l'Afrique. Il n'y a pas eu non plus, pendant cette decade, de ventes pour la consommation locale. Nos dépôts se trouvent fort réduits. Nous n'avons actuellement dans le port qu'environ 100/m kilots de blés durs et tendres; les autres céréales manquent. Voici les prix que nous pouvons coter:

| | | |
|---|---|---|
| Iliés durs d'Azoff | P. | 23 1/2 |
| » » Bessarabie | » | 22 1/2 |
| » » Roumélie | » | 20 à 21 |
| tendres de Roumélie | » | 15 à 17 |
| » d'Ibrail | » | 15 à 16 |
| Maïs | » | 15 à 15 1/2 |
| Seigles | » | 12 à 13 |
| Orges | » | 8 1/2 à 8 3/4 |
| Avoine | » | 8 1/2 à 9 |

NAVIRES AFFRETÉS.

Deux anglais de la portée de 194 et 236 tonneaux à charger ici pour l'Angleterre à 9 1/2 sch le quarter.

Un brémois de 290 tonneaux à charger ici pour l'Angleterre à 8 3/4 ch. le quarter.

Deux grecs, à charger ici pour Alger à fr. 2 3/4 et 3 la charge.

Un autrichien pour charger à Salonique pour Philippeville à fr. 5 1/4 la charge.

Un russe pour charger à Rodosto pour Marseille à fr. 3 5/8 la charge.

Toute de marchandises et d'affaires en céréales, les frêts se trouvent fort limités. Les navires disponibles sont en petit nombre, et pour peu que quelques emplois se presentent, un mouvement de hausse est très probable. Un seul navire anglais est disponible dans ce moment; aussi le capitaine de ce navire demande 10 sch. le quarter pour charger ici pour l'Angleterre.

### IMPORTATION.

Nous n'avons pas d'activité à signaler dans les transactions d'entre articles d'importation en général, mais elles ne sont pas non plus dans un état de calme complet.

CAFÉS. — Les bonnes qualités de la Havane manquent; les petits grains verts, qu'on appelle ici, café de la Martinique, manquent aussi; il n'y a sur le marché que des qualités de Rio qui se vendent courramment de P. 500 à 550 les 100 oques suivant le mérite.

SUCRES. — Toujours en en faveur ou dans une situation de cet article, tandis que quelques semaines avant il inclinait à la baisse. Les prix à Londres ayant haussé momentanement, les detenteurs ici ont craint des arrivages considérables, ce qui les a fait relâcher dans les conditions de la vente; mais depuis, l'opinion a changé pour ce qui est des sucres pilés, les prix en Angleterre s'étant raffermis. Notre cote d'aujourd'hui est: de P. 290 à 295 pour les sucres en point d'Angleterre de fort poids, et P. 310 à 315 pour les petits pains; ceux de France P. 245 à 250: de Hollande imitation d'Angleterre P. 260 à 265 et les autres P. 245 à 250. Les belles bonnes qualités valent de P. 240 à 246, et les secondaires P. 230 à 235. La saison actuelle n'est pas favorable aux sucres en pains, à cause de l'absence d'acheteurs forains.

FONTES. — Nos dépôts en cette épice se trouvent fort restreints; on soutient maintenant de P. 4 3/4 à 5 l'oque.

GROGNES. — P. 12 à 13 l'oque.

CANNELLE. — P. 11 à 11 1/2 l'oque.

CORÈSE. — On soutient celle de Gênes, à P. 215 à 220 les 2 caisses, et la qualité de Hollande imitation de Gênes, P. 170 à 175 les deux caisses de 50 oques. Il y a par contre des qualités inférieures de Hollande et dont la forme des pains n'est pas d'après le goût des consommateurs et qui ne valent plus de P. 130 à 135 les deux caisses.

COCHENILLE. — Point de variation dans les prix de cette teinture et dont la qualité argentée ne vaut pas plus de P. 92 à 94 l'oque.

INDIGO — P. 85 à 90 les qualités de Hollande, et P. 68 à 70 de Bengale et Guatimala.

BOIS DE CHAMPÊCHE. — P. 38 à 40 le quintal; Ste-Marthe, P. 130 à 140.

ACIER DE TRIESTE. — En assortiment ou 0. 1 P. 168 à 170 le quintal.

ARGENT VIF. — P. 75 à 76 l'oque.

FER-BLANC. — P. 330 à 335 les 2 caisses de 450 feuilles.

CLOUS DE Hollande. — Les bons assortiments obtiennent facilement P. 165 à 170 le quintal. Nos dépôts ne sont pas importans et l'article paraît devoir se maintenir en faveur à moins que des arrivages considérables ne nous pavissement pour le printemps prochain.

FERS. — d'Angleterre, en lames, P. 70 à 72; en masses pour clous P. 76 77; en plaques P. 110 à 120 et de Russie en lames P. 100 à 105 le quintal.

PLOMB. — En saumons P. 115 à 125 le quintal; en grenailles P. 140 à 145.

ÉTAIN EN VERGES — P. 630 à 650 le quintal.

ZINC. — P. 3 1/2 3/4 l'oque.

VERRES A VITRES. — P. 75 à 80 la caisse de 100 pieds carrés.

RUM. — d'Angleterre, P. 14 1/2 gallon; et d'Amérique P. 12 1/2 à 13.

COTONS FILÉS. — Les cotons filés se vendent aux prix suivants:

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| P. 11 à 11 1/2, | l'oque, | assort | N° 8 à 14 | |
| » 12 à 12 1/2 | » | » | » | » 12 à 20 |
| » 13 à 13 1/2 | » | » | » | » 16 à 24 |
| » 14 1/2 à 15 | » | » | » | » 20 à 30 |
| » 15 1/2 à 16 | » | » | » | » 28 à 32 |

### EXPORTATION.

SOIES. — Les spéculateurs en cet article se trouvant encouragés par le mouvement de faveur qui a eu lieu sur les marchés de consommation, on a fait hausser les prix à Brousse et ici dans des proportions qui ne sont nullement en rapport avec la situation des marchés de France et d'Angleterre. Il en est presque toujours ainsi pour nos produits en général, toutes les fois qu'il se manifeste une reaction tant soit peu favorable sur les lieux de consommation; c'est à dire, que nos prix haussent au delà de ceux que les axis d'Europe indiquent. Cela provient de ce qu'il y en a qui opèrent dans l'espoir d'une nouvelle faveur jusqu'au moment de l'arrivée de la mar chandise au lieu de destination; c'est un système qui souvent ne réussit pas. Les derniers prix de Brousse sont comme ci-après.

| | | |
|---|---|---|
| Mestoups L. G. moy. et sup. | P. | 123 à 125 l'oque |
| Selics » | » | 135 à 138 » |
| Dimitchek » | » | 145 à 152 » |
| Mestoups C. G. | » | 115 à 126 » |
| Brousse C. G. | » | 108 à 110 » |
| » L. G. | » | 105 à 110 » |
| Selles de Bilegik et Kuphs | » | 135 à 142 » |

Tous ces prix sont susceptibles d'une nouvelle hausse aussitôt que les axis arrivés ici avant hier par le paquebot français auront été connus sur les marchés de Brousse, Bilegik, etc. Ici, il y a peu de soies en vente et les prétentions des détenteurs sont encore plus élevées que la proportion des prix cotés plus haut.

FILIX D'Angora. — P. 16 1/2 à 17 l'oque franc à bord.

LAINES. — Les calcinées, P. 150 le quintal; de Cimee dont laves P. 120 à 1 P. 115.

GALLES. — Noires et vertes manquent.

CIRE JAUNE. — P. 91 1/2 l'oque.

ESSENCE DE ROSE. — Les derniers avis des lieux de production notent cette essence à P. 17 le medical. Ici on soutient à P. 18 à 18 1/2.

GOMME ARABIQUE —. P. 10 1/2 à 12 l'oque.

GRAINS JAUNES. — D'Angora et de Skilip P. 19 1/2 à 20 l'oque.

GRAINE DE LIN — Les derniers marchés ont eu lieu à P. 23 1/2 et 24 le kilot de 20 oques avec e mélange l'ange et livrables dans nos environs.

CHANGES DE CONSTANTINOPLE.
11 JANVIER 1848.

| | |
|---|---|
| Londres. . . . . | 110 |
| Paris. . . . . | 0 |
| Marseille. . . . . | 172 |
| Vienne. . . . . | 437 |
| Trieste. . . . . | 436 |
| Livourne. . . . . | 145 |
| Gênes. . . . . | 0 |

## MOUVEMENT DU PORT.
### BATEAUX A VAPEUR.

ARRIVÉES du 14 janvier.

MARSEILLE. Bateau à vapeur français, *Tancrède*, cap. H. Hommey, avec marchand. diver., groups et passagers.

*Nous des passagers:*

MM. Simon Mawat, anglais. — François Liparott, anglais. — Charles Bertoni, français. — Le père Philippe Paschialik, romain. — Abdoulah Mirza, persan. — Mehmed Bachir, persan. — Mirza Abdoulah, persan. — Mirza Miah, p ran.

TRÉBISONDE. Bateau à vapeur anglais, *Osmanly*, cap. Edw. Moore, avec march. diver. groups et passagers.

*Nous des passagers:*

MM. Hosseis Ismaïl, persan. — Hadji Roussoul, persan. — Ali Husseis, persan.

DÉPARTS du 11 janvier.

SMYRNE. Bateau à vapeur autrichien, *Conte Kolowrat*, cap. G. Rousmno, avec march. diverses, groups et passagers.

Du 14 Janvier.

GALLIPOLI. Bateau à vapeur autr., *Imperatore*, capit. Gedrich, avec marchandises diverses, groups et passagers

### BATIMENS DE COMMERCE.

ARRIVÉES du 11 Janvier.

ODESSA. Br grec *Galatia*, cap. M. Canaris, charge de blé, à ordre.

Du 12 janvier.

SKIATTO. Bomb. russe, *Hariclia*, capit. C. Bozzari, chargé de citrons, à ordre.

DÉPARTS du 11 janvier.

FALMOUTH. Schoon. angl. *Requiter*, capit. E. Charles, chargé de mais.

TRIESTE. Polac. autr. *Gioja*, cap. T. Milosavich, chargé de graine de lin; br grec, *A. Nicolaos*, cap. Papayorgio. en lest.

SKIATTO. Goel. grec, *Themistocles*, cap. A. Ganos, en lest.

CHIOMLEK. Br. grec, *A. Nicolaos*, capit. T. Ligno, en lest.

Du 12 janvier.

MARSEILLE. Br. autr. *Angelica*, capit. G. Vernich, charge d'orge.

FALMOUTH. Schoon. angl *Reinder*, cap. E. C. King, charge de mais; barg. angl. *Mary Balmoen*, cap. J. Goodchild, chargé de graine de lin.

Du 14 janvier.

SYRA. Br. grec, *Tibi*, capit. T. E. Theofilos, charge de blé

ADRAMIDI. Bomb. russe, *Kamon*, capit. F. Forcini, en lest.


## ANNONCES.

# HOTEL DES QUATRE NATIONS,
## A GALATA.

VENTE VOLONTAIRE ET AUX ENCHÈRES POUR CAUSE DE DÉPART.

Le public est prévenu qu'à partir de lundi et les jours suivans, il sera procédé à la vente aux enchères de tout le matériel de l'*Hôtel des Quatre Nations*, sis à Galata, près l'église St-Georges. Ce matériel consiste:

En plusieurs lits en fer, matelas, traversins, oreillers, couvertures, glaces de tout genre, lustres, lampes, tableaux, ameublemens de salon, fauteuils à la Voltaire, sophas, tables à jeu, tables rondes, tables à manger, services en porcelaine dorée, en porcelaine unie, cristaux, tapis de Smyrne, tapis de Salonique, poêles anglais, poêles en faïence, mangals grands et petits, buffets, garderobes, secrétaires, pianos, batterie de cuisine, fourneau en fonte.

Il sera aussi mis en vente: vins en caisse, bière anglaise, porter, pale-ale, cognac, rhum, huile, etc.

Une petite calèche, une chaise à porteur, etc.

Bain pour douches, baignoires, etc.

## OUVRAGES ÉLÉMENTAIRES TURCS
### Par M. N. MALLOUF,

Professeur de langues orientales au Collége de la Propagande, à Smyrne.

Se trouvent chez M. Louis Fougioglou, à l'imprimerie du *Journal de Constantinople*,

A UN PRIX TRÈS MODÉRÉ.

## HUILE DE LUCQUES
SURFINE.

En vente chez M. César Parrini.

## ILE DE RHODES.
## Avis.

A LOUER, Maison meublée à l'européenne, en ville ou à la campagne.

Pour informations, s'adresser à M. A. Ducci, directeur de la Boure à Galata.

## REMÈDE
## de L. Oursel, de Rouen.

**Véritable spécifique**

*Contre les* MALADIES CUTANÉES *et les différentes espèces de* TEIGNE.

Ce Médicament, découvert et préparé par M. L. Oursel, de Rouen, pharmacien de Paris, Docteur ès-sciences, etc., est aujourd'hui reconnu pour le plus important que l'art ait jamais possédé jusqu'à ce jour pour la guérison *des efflorescences du Cuir chevelu, des Dartres et des Teigues*. Doué d'une efficacité qu'aucun moyen jusqu'ici n'avait encore offerte, pas dispendieux, n'ayant aucune odeur désagréable, pouvant être employé avec la plus grande facilité, et appliqué, sans le moindre danger, à tous les tempéramens, ce Remède, avec d'aussi précieux avantages, devait nécessairement avoir un succès prodigieux; aussi s'est-il promptement acquis, par ses propres et heureux effets, une réputation justement méritée.

En vente, chez Edmond Orssel, pharmacien à Péra.

## ELIXIR TONIQUE FEBRIFUGE
### DE M. WARBURG.

L'élixir tonique fébrifuge de M. Warburg est le seul remède qui guérit radicalement toutes les fièvres de marais, quelles que soient leur période et leur force, et il a le précieux avantage de pouvoir être administré dans le temps même de l'accès. De nombreuses expériences faites en Europe, et répétées en Amérique par les médecins les plus distingués, prouvent l'incontestable supériorité de ce médicament sur tous ceux qui sont connus, sans excepter même la quinine et ses sels, dans le traitement des fièvres intermittentes, plus spécialement pernicieuses.

La chlorose, les rhumatismes et toutes les affections qui reconnaissent pour cause un état d'affaiblissement du système nerveux, trouvent dans l'Elixir tonique antifébrifuge de M. Warburg un excellent remède.

Depuis à Péra et à Constantinople, à la Pharmacie de M. Aut. CALLEJA.

## SPÉCIALITE DE BOTTINES.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous faire savoir que je viens d'ouvrir une maison de commerce, dans laquelle on trouvera un assortiment complet d'articles de chaussure parisienne pour dames; tels que bottines de ville et pour soirée, souliers de bal, pantoufles, guêtres, etc.

Jaloux de me faire un nom dans cette capitale, cela seul doit vous convaincre de l'empressement que je mettrai à remplir les ordres que j'aurai l'honneur de recevoir de vous.

J'ai l'honneur de vous saluer,

E. DEHORGNE.

Péra, ce 12 octobre 1847.

Maison Ardelio, en face du Palais de France.

AU BON TON, Grande Rue de Péra, Ancienne Maison GRACIE, au 2e étage, entrée par le BAZAR PARISIEN.

# CONFECTION DE CORSETS A LA DERNIÈRE MODE DE PARIS.

Indépendamment de la vente des Etoffes de Soie, et de tous les Articles de Nouveautés nécessaires à la Toilette des Dames, tels que Chapeaux, Manteaux, Mantelets, Visites, Pélerines, Cols, Bonnets, Manchettes, Fichus, Mouchoirs, Bas, Brodequins, Souliers, Gants, Parfumerie, etc., etc., QUI SORTENT DES MEILLEURES MAISONS DE PARIS.

Le Magasin LE BON TON confectionne, A UN PRIX MODÉRÉ, des CORSETS au dernier genre ou au goût des Dames, qui ont l'avantage d'aller très bien sans gêner aucunement le corps.

## CONFECTION AU DERNIER GENRE DE CHAPEAUX, ROBES, MANTEAUX ET MANTELETS

Par des ouvrières de Paris.


IMPRIMERIE DU JOURNAL DE CONSTANTINOPLE, ECHO DE L'ORIENT.
PAPIER DE LA FABRIQUE DE SMYRNE.